

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 2 (1899)
Heft: 59

Artikel: Feuilleton du Pays du dimanche : Vaincue
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-248743>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 19.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

POUR
tout avis et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche

à
Porrentruy
—
TÉLÉPHONE

LE PAYS

DU DIMANCHE

POUR
tout avis et communication
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche

à
Porrentruy
—
TÉLÉPHONE

LE PAYS 27^{me} année | Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS | 27^{me} année LE PAYS

Les bâtiments de ferme.

Ce n'est pas en plein hiver que l'on entreprend de construire des bâtiments agricoles ou autres ; la pluie et la gelée sont trop manifestement contraires à ce genre de travaux ; mais si le temps n'est pas favorable pour prendre la truelle, il ne s'oppose nullement à ce que l'on prépare les projets qui devront être exécutés au retour du printemps. Si l'on veut faire un bon travail, sans trop dépenser, il est de toute nécessité que l'étude en ait été faite à l'avance, dans tous ses détails, afin de laisser le moins de place possible à l'imprévu.

Les bâtiments font partie de l'outillage de la ferme et ils exercent une influence très sensible sur le produit final. Si le logement du cultivateur est insuffisant, incommode et désagréable, il n'en faut pas davantage pour éloigner un bon fermier qui aurait pu exploiter la ferme pendant de longues années à la parfaite satisfaction du propriétaire. Si les étables et écuries sont petites et établies sans avoir égard aux règles de l'hygiène, ce qui est un cas extrêmement fréquent, le bétail en souffrira, il profitera moins, ses maladies seront plus fréquentes et plus graves ; le bénéfice sera diminué d'autant. Si les bâtiments destinés à abriter les récoltes et les instruments sont trop peu spacieux ou mal disposés, il en résultera nécessairement des pertes.

Beaucoup de cultivateurs se plaignent de l'exiguïté de leurs bâtiments, tandis que l'on n'en trouve pas souvent qui se plaignent de ce que leurs bâtiments sont trop vastes. Cela ne veut pas dire qu'un propriétaire, soucieux de bien faire, doit déférer à toute réquisition de

son fermier réclamant de nouvelles constructions ; le fermier se préoccupe exclusivement de l'avantage ou de la commodité que lui procurera le travail qu'il demande, sans avoir égard à la dépense ; cela est si vrai que rarement un fermier consent à payer un intérêt du capital engagé dans la construction qu'il réclame. Un propriétaire sage doit toujours, avant d'entreprendre une construction nouvelle ou une modification des constructions anciennes, se demander quelle sera la dépense et quel profit on peut en attendre ; ce profit, à la vérité, n'est pas toujours facile à apprécier rigoureusement en chiffres.

Il faut se garder d'un double écueil : d'un côté l'insuffisance des bâtiments et leurs mauvaises dispositions et de l'autre la surabondance. On doit éviter avec grand soin d'engager un capital exagéré, non seulement en construisant des bâtiments trop nombreux ou trop vastes, mais aussi en construisant d'une manière trop coûteuse. Sauf quelques cas exceptionnels, le luxe doit être banni des constructions agricoles, et cela ne suffit pas encore ; il convient d'en réduire la dépense autant qu'il est possible de le faire sans nuire à la solidité.

L'habitation du fermier doit être saine et commode, lui fournir un logement convenable pour les membres de sa famille ; son importance doit évidemment être en rapport avec l'étendue de l'exploitation. De grands progrès ont été réalisés sous ce rapport depuis une cinquantaine d'années et l'on peut dire du reste qu'une petite dépense faite en vue de rendre agréable l'habitation du fermier n'est pas de l'argent perdu.

Les logements des animaux doivent être établis suivant les règles de l'hygiène, car on comprend aisément qu'un animal enfermé chaque jour pendant de longues heures dans une atmosphère viciée par la respiration des autres

animaux et par les émanations du fumier, ne peut pas manquer d'en souffrir ; or cette souffrance se traduit par une diminution de produit sous une forme ou sous une autre. De ce que les animaux ne présentent pas de symptômes de maladie qui obligent à appeler le vétérinaire, il ne s'ensuit pas qu'ils ne souffrent pas, ou que, du moins, leurs fonctions organiques ne soient pas gênées en quelque chose. Lorsque l'animal ne respire pas un air pur, la digestion et l'assimilation ne peuvent pas se faire dans de bonnes conditions et la nourriture est mal utilisée.

La hauteur d'étable d'une étable ou d'une écurie ne doit pas être inférieure à 3 mètres ; chaque animal doit avoir un espace de 1 m. 30 le long de la mangeoire et même cet espace doit être porté à 1 m. 50 pour des animaux de grande taille ; le couloir ménagé derrière les animaux ne peut pas avoir une largeur inférieure à 1 m. 50 pour une étable à un seul rang, à 2 mètres pour une étable à deux rangs. De moindres dimensions seraient insuffisantes. En outre il est nécessaire de ménager plusieurs ouvertures munies de châssis disposés de telle sorte que les courants d'air ne puissent pas atteindre directement les animaux.

Les grains se placent ordinairement dans le grenier qui se trouve au-dessous du logement du cultivateur. Il importe que l'aire soit pavée en carreaux de terre cuite et que les murs du pourtour soient enduits en plâtre ou mieux en ciment sur une hauteur d'environ 50 centimètres, avec des angles arrondis, afin de ne laisser aucune retraite pour les insectes et les souris. On peut loger une bonne partie des fourrages secs, si ce n'est la totalité, au-dessus des étables et des écuries, pourvu que les planchers soient suffisamment imperméables pour ne pas laisser passer les émanations du bétail.

Feuilleton du *Fays du Dimanche* 3

VAINCUE

La jeune fille se dressa, les yeux brillants de fièvre, prête à la révolte...

Ce ne fut qu'un éclair... la révolte lui parut impossible... Docilement elle se laissa habiller conduire jusqu'à la voiture ; à la mairie, elle fit ce qu'on lui dit de faire, répondit oui après Emile, signa à la place où elle devait signer, agissant comme en proie à un magnétique sommeil.

Mais elle fut réveillée soudain en voyant devant elle, à la suite des rares amis venus pour

la féliciter, un beau jeune homme aux traits fatigués, au captivant sourire.

— Clotilde, si ce mariage est consommé, j'en mourrai, lui murmura-t-il au passage, sinistre et fascinant.

Elle ne répondit rien ; mais l'œil fixe, hagard, elle le considéra, serrant la main à Emile.

Tous deux l'aimaient, follement à en mourir... Du moins, ils le lui avaient dit.

L'un était son mari... L'autre, fort de son désespoir, osait se placer entre eux.

En cet instant, elle souhaita d'être, comme l'aieule, couchée sur un lit d'agonie.

M. de Livarol l'entraîna doucement ; les témoins les suivirent...

Alors, un bras s'offrit à Marthe, une voix vibrante de tendresse lui parla.

— Marthe, disait cette voix, je m'étais égarée... j'avais suivi un feu follet au lieu de marcher à la clarté d'une pure lumière... dois-je

désespérer de marcher de nouveau dans le droit sentier ?

De celle-là, non plus, l'émérite séducteur n'obtint aucune réponse.

Il ne désespérait pas, néanmoins...

II

L'agonisante parut comprendre encore lorsque Marthe, penchée sur elle, accentua : « Nous arrivons de la mairie. Clotilde est la femme d'Emile ! » Mais ce fut son dernier éclair de connaissance. A dix heures du soir elle était morte.

Presque au même moment, Clotilde, trompant la surveillance de la servante chargée de l'empêcher de quitter sa chambre, pénétrait auprès de sa grand-mère... Il fallut l'emporter ;

Il n'est nullement nécessaire d'édifier de vastes granges permettant de renfermer tous les foin qui n'ont pas pu trouver place dans les greniers ménagés au-dessus des écuries et des étables et en outre tous les grains en gerbes que peut produire l'exploitation.

On peut très facilement conserver les foin, les gerbes et les pailles en meules, même pendant longtemps, sans éprouver de perte notable, pourvu que les meules soient établies avec soin. Néanmoins il est indispensable, dans toute exploitation, grande ou petite d'avoir un local clos et couvert qui permette de tenir les voitures et instruments aratoires à l'abri du soleil et de la pluie et de rentrer une certaine quantité de gerbes et de fourrage ; dans les grandes exploitations ce local doit être disposé de manière à permettre l'entrée d'une voiture chargée de gerbes et le battage des grains en hiver. Les pailles et fourrages n'ayant point à craindre la gelée, il n'est pas nécessaire que le local qui les renferme soit clos par de bons murs, comme le sont les granges, un briquetage léger ou des planches peu épaisses forment un abri parfaitement suffisant contre la pluie.

Dans les contrées où la production du vin et du cidre a une certaine importance, il va sans dire que toute exploitation doit être pourvue de l'installation nécessaire à ce genre de production.

En matière de constructions rurales, il est impossible d'établir un petit nombre de types qui puissent servir de modèle d'une manière générale ; étant donné la nécessité de premier ordre de construire aux moindres frais possible, on est par là contraint d'utiliser les matériaux que l'on trouve dans la localité et de modifier en conséquence le système de la construction. Ici, la pierre est très rare ; quelques kilomètres plus loin, elle est très abondante et facile à extraire ; dans un endroit, la chaux coûte très cher, dans un autre, elle est à bas prix ; une contrée est très boisée, une autre n'a pas de bois ; une exploitation est voisine d'un chemin de fer ou d'un canal, ce qui permet de faire venir de loin sans trop de frais certains matériaux ; une autre, au contraire, se trouve privée de tout moyen de communications. Dans des conditions si diverses, on ne peut pas employer des moyens uniformes : c'est précisément le choix des moyens en raison de chaque cas particulier qui constitue l'une des plus sérieuses difficultés des constructions rurales. Il ne s'agit pas seulement de faire bien, mais de faire très économiquement.

Quand un propriétaire a besoin de faire construire ou d'améliorer des bâtiments agricoles, il a le choix de deux moyens : il peut charger un architecte de la direction du travail, il peut le diriger lui-même en s'en rapportant aux ouvriers du pays pour tous les détails d'exécution. L'intervention d'un architecte est toujours coûteuse et elle serait souvent hors de proportion avec le travail s'il n'est pas très important. En outre les bâtiments ainsi construits pourront fort bien ne pas donner une parfaite satisfaction. Ils seront d'un bel aspect, mais laisseront

évanouie ; à l'évanouissement succéda un assoupissement fiévreux.

Vers six heures du matin un jour triste, se glissant à travers les rideaux, commença à éclairer les objets et les visages ; réveillée en sursaut par une lugubre sonnerie de mort, Clotilde, brusquement, se mit sur son séant, crispant sa main sur le dossier du divan où elle avait été déposée, et, regardant autour d'elle, chercha à rassembler ses souvenirs.

Emile était là, sombre, la considérant d'un air anxieux ; Marthe était là aussi, s'entretenant

souvent à désirer au point de vue agricole et ils coûteront fort cher. On ne peut pas raisonnablement exiger qu'un architecte connaisse par le menu les besoins d'une exploitation rurale et qu'il se donne beaucoup de peine pour restreindre le chiffre de la dépense, alors précisément que c'est ce chiffre qui servira de base à ses honoraires.

Donc presque toujours le propriétaire laisse faire les ouvriers de campagne en se bornant à leur indiquer l'emplacement et les dimensions de la construction qu'il veut faire. Ces dimensions sont le plus souvent fixées suivant les indications du fermier qui est toujours porté à demander plus que moins. Des ouvriers travaillent suivant les traditions locales, et pourvu que leur travail soit fait avec soin, on ne peut pas exiger davantage. Leurs traditions remontent à une époque déjà éloignée ou le prix du bois et surtout celui de la main-d'œuvre étaient beaucoup moindres qu'aujourd'hui ; d'un autre côté l'art des constructions a fait de grands progrès depuis un demi-siècle et des progrès nouveaux se font continuellement ; il est très désirable que les constructions agricoles en puissent profiter.

La bicyclette ensorcelée

conte fantastique

I

Le vieil Antonio Pazzi, sa fille Giovanna, ainsi que le gendre et neveu du premier, revenaient de faire leurs dévotions à Santa Maria del Fiore, la merveilleuse église de Florence, et allaient rentrer dans leur coquette et ombreuse villa des bords de l'Arno, ayant pour limites la rivière et la route, et, pour paysage, d'un côté l'eau bleue, de l'autre les montagnes, — quand ils durent se ranger pour laisser passer une bicyclette...

Et, alors comme ils jetaient les yeux sur le véhicule, tous trois poussèrent soudain une exclamation de surprise mêlée d'épouvante et d'horreur...

... Et il y avait de quoi, en effet !...

Mais, avant d'expliquer la cause de leur effarement, il convient de revenir de quelques semaines en arrière...

Donc, par une délicieuse matinée de printemps, Guido Marcello, étudiant et peintre de Rome, qui, en compagnie de son cousin, le sombre Silvio Bassano, était venu passer quelques jours à Castellamare, la gaie et charmante voisine du Vésuve, rendez-vous des artistes, italiens ou étrangers, — prit avec Silvio une phalange à six rameurs et se fit conduire à Amalfi.

A peine arrivé à son hôtel habituel, — car il y logeait chaque année, — il trouva un mot de son unique serviteur Girolamo, le rappelant

à voix basse avec une vieille bonne, dont les mains tremblantes tenaient une guirlande de fleurs blanches.

Clotilde eut un léger cri et soudain se trouva debout...

Elle se souvenait !... Cet homme qui demeurait là pendant son sommeil, la regardant dormir, c'était son mari... de par la loi...

Et ce mari, elle ne l'aimait pas.

Et l'imprévu d'un autre hantait sa pensée.

(La suite prochainement).

chez lui en toute hâte...

Guido fut étonné, mais n'hésita pas, et commanda une voiture à l'instant...

Les deux jeunes gens, une demi-heure plus tard, se rendaient à la gare où ils devaient prendre un train pour Potenza.

Guido possédait près de cette ville une jolie maisonnette, au bas d'une colline couverte de belles vignes. C'était un cadeau de son oncle paternel, Luigi Marcello, bizarre original, voyageur enragé, que le peuple traitait de « sorcier » et qui avait, par ce don, voulu avoir près de lui, chaque année, aux vacances, son neveu qu'il aimait beaucoup...

(Et, par le fait, il n'aimait que lui, affectant haine et mépris pour tout le reste du genre humain).

Puis, un beau jour, l'oncle Luigi était parti, — pour l'Espagne, la France, l'Allemagne... et on ne l'avait pas revu !...

On savait qu'il s'occupait de sciences occultes. Il passe même, à tort ou à raison, pour avoir été l'auteur des phénomènes d'*extériorisation* de la maison hantée de Valence-en-Brie, dont tant de journaux français ont parlé en 1896, — quelques mois précisément avant les événements que je suis en train de raconter ici.

Le reste de sa vie était un mystère...

Il faut dire que Guido méritait bien l'amitié... même de son oncle le prodigieux misanthrope : — poli envers ses supérieurs, aimable à l'égard de ses égaux, affectueux et prévenant pour les déshérités de la fortune, bon et indulgent toujours, il était charitable, quoique presque pauvre lui-même, et dévoué en toute circonstance, et pour tous.

Un honnête homme, en un mot !

Bref, un contraste complet avec son cousin Silvio, — débauché, fier, hautain, jaloux, envieux, orgueilleux, et n'aimant personne si ce n'est lui, — et encore !...

II

Au moment même où Guido Marcello entra dans ce qu'il appelait sa « topaia », il y eut quelqu'un de bien effrayé dans le jardinet entourant la petite villa.

C'était... un gentil espiègle, *il monello* Pepino, lequel se livrait à une occupation des plus importantes : celle qui consiste à dénicher un nid d'oiseaux...

Un plaisir à coup sûr digne d'envie !

Quand Guido et Silvio furent passés, à deux pas de lui, sans le voir, le pauvre voulut s'enfuir, mais... les jeunes gens avaient refermé derrière eux la porte de la rue tout à l'heure entrebâillée.

Il se cacha alors sous les arbres, de son mieux.

Cet incident, comme on le verra, devait avoir plus tard une sérieuse conséquence : — sérieuse ici ne veut pas dire néfaste ; au contraire !...

Le vieux Girolamo, aussitôt son jeune maître rentré, lui présenta une lettre « venant de Suède ».

— Elle ne devait être remise qu'à vous seul et en vos propres mains, fit-il observer.

Guido décacheta le pli et poussa une exclamation aux premières lignes qu'il lut.

« Quand tu recevras ceci, disait la courtoise missive, ton oncle Luigi aura quitté la terre, mon Guido... Va alors à la Rocca. Sur la table de ma chambre, tu trouveras un papier, il est pour toi... »

« Dans le vestibule du rez-de-chaussée, tu verras une bicyclette... Détruis-la : elle m'a été donnée par un magicien hindou, et ne doit appartenir à aucun autre qu'à moi. »

« Pas un mot de tout ceci. Adieu. Je t'aime... Sois discret ! »

• LUIGI MARCELLO. •